



**HAL**  
open science

## ”Ecrire est presque toujours de la littérature” : l’art de la formule dans la correspondance de Jammes

Stéphanie Bertrand

► **To cite this version:**

Stéphanie Bertrand. ”Ecrire est presque toujours de la littérature” : l’art de la formule dans la correspondance de Jammes . Cahiers Francis Jammes, 2012, 1, pp.27-38. hal-01358843

**HAL Id: hal-01358843**

**<https://hal.science/hal-01358843>**

Submitted on 3 Sep 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Version de travail. Merci de se reporter à « "Écrire est presque toujours de la littérature" : l'art de la formule dans la correspondance de Jammes », *Cahiers Francis Jammes*, n° 1, 2012, p. 27-38.

« ÉCRIRE EST PRESQUE TOUJOURS DE LA LITTÉRATURE<sup>1</sup> » :  
L'ART DE LA FORMULE DANS LA CORRESPONDANCE DE FRANCIS JAMMES

L'attention accordée au style, qui cristallise en de belles formules, est un lieu commun de l'écriture épistolaire, en particulier chez les écrivains. Elle témoigne aussi de la difficulté, pour leur correspondance, d'échapper à une certaine littérisation. Francis Jammes en fait lui-même le constat dans une lettre à Arthur Fontaine : « Mon ami, si nous nous promenions ensemble, je vous dirais plus simplement (écrire est presque toujours de la littérature) quelle confiance vous m'inspirez<sup>2</sup> [...]. » Pourtant, fruit d'une plume souvent spontanée – le poète béarnais s'en excusera d'ailleurs à plusieurs reprises auprès de ses correspondants –, écrit dont le registre oscille entre l'extrême intime, chez cet être dont la grande sensibilité aimait à s'épancher auprès de ses correspondants les plus proches, et le prosaïque le plus insignifiant, dans la mesure où la lettre demeurerait un moyen indispensable d'organiser une carrière littéraire vécue loin de la capitale, la correspondance de Francis Jammes semble *a priori* mal adaptée pour accueillir une forme stylistiquement travaillée, de portée générale, au sujet intemporel, comme l'aphorisme, et ce, d'autant plus que les positions du poète en faveur de la simplicité du style – en poésie, certes – sont bien connues. L'énoncé aphoristique ressortissant en outre, à l'exemple de la maxime classique, à un « discours d'autorité » – pour faire écho au titre de l'ouvrage de Charlotte Schapira, *La maxime et le discours d'autorité* –, révélateur en ce sens d'un éthos, sinon de moraliste ou de prédicateur, du moins de maître ou de philosophe, sa présence n'en paraît que davantage surprenante dans la correspondance 'de jeunesse' d'un poète qui, pour n'être pas un complet inconnu, jouit toutefois, à son grand dam, d'une renommée et d'une autorité limitées. Comme le rappelle Jean Tipy dans son introduction à la correspondance Jammes-Ghéon, en 1897, Jammes

se croit victime d'une conspiration du silence. Certes, il a déjà recueilli les encouragements enthousiastes des critiques les plus avertis : Mallarmé, Gide, Paul Fort, Samain, Claudel, etc., mais la plus grande presse n'a guère parlé de son œuvre et le jeune auteur, impatient d'être adopté par le grand public, ne peut s'empêcher d'exprimer bruyamment son amertume<sup>3</sup>.

La fascination que manifeste le poète dans sa correspondance pour les « mot[s] admirable[s]<sup>4</sup> » et « admirable[s] expression[s]<sup>5</sup> » d'autrui, n'hésitant pas à les insérer dans ses lettres<sup>6</sup>, tantôt comme fins en soi, tantôt comme cautions plus ou moins sérieuses, ou à

---

<sup>1</sup> Francis Jammes à Arthur Fontaine, *Correspondance Jammes - Fontaine (1898-1930)*, Jean Labbé (éd.), Paris, Gallimard, 1959, p. 30 (22 octobre 1899). Cette correspondance sera désormais abrégée *CJF*.

<sup>2</sup> Francis Jammes à Arthur Fontaine, *CJF*, p. 30 (22 octobre 1899).

<sup>3</sup> *Correspondance Jammes - Ghéon (1897-1938)*, Jean Tipy (éd.), Pau, J&D éditions, 1988, p. 8. Cette correspondance sera abrégée *CJGh*.

<sup>4</sup> Francis Jammes à Arthur Fontaine, *CJF*, p. 116 (2 juillet 1909).

<sup>5</sup> Francis Jammes à Thomas Braun, *Correspondance Jammes - Braun (1898-1937)*, Daniel Laroche et Benoît Braun (éd.), Bruxelles, Palais des Académies, 1972, p. 142 (8 novembre 1921).

<sup>6</sup> Dans ses lettres à Arthur Fontaine, il cite ainsi les bons « mots » de Paul Claudel, Albert Samain, Eugène Carrière, Jacques Rivière... Voir *CJF*, p. 29, 53, 61, 116.

faire de leur éloge presque le seul motif de sa missive<sup>7</sup>, interdit pourtant de considérer comme anecdotique et fortuite sa propre écriture aphoristique. C'est cette paradoxale présence de l'aphorisme dans les débuts de la correspondance jammésienne que nous voudrions analyser ici – sans prétendre à une exhaustivité que la disparition d'un certain nombre de lettres de Jammes rendrait de toute manière vaine –, pour montrer comment cette forme rhétorique cristallise précisément chez lui des enjeux contradictoires d'autorité : avidité de réussite et de gloire, conscience et empressement d'une « place [à] occuper<sup>8</sup> », certes, mais aussi humilité, souhait d'assistance et désir d'« apostolat<sup>9</sup> » d'un poète profondément catholique.

### *Aphorisme et affirmation de soi*

L'aphorisme épistolaire jammésien s'inscrit d'abord dans une stratégie d'affirmation de soi, et ce, à plusieurs niveaux : très superficiellement, au début de la correspondance notamment, il trahit une envie de plaire, de faire valoir et reconnaître une certaine virtuosité stylistique, une aptitude au bel esprit, bref, un certain génie – qui est aussi un génie certain<sup>10</sup> – des mots et des idées. Plus profondément, l'aphorisme permet l'affirmation d'une éthique, plus rarement [enlèvement de la virgule] d'une esthétique.

Soucieux de se montrer à la hauteur, tant de l'estime que lui témoignent les jeunes interlocuteurs qui lui écrivent, que des espoirs placés en lui par plusieurs écrivains et fins lettrés contemporains, bien plus, animé du désir de les surprendre et de susciter leur admiration, Jammes donne souvent l'impression de recourir à l'aphorisme en vertu de l'éclat qu'il confère à sa lettre. Significatives de cette intention de briller pour séduire, la place de ces aphorismes, dans les premières lettres de la correspondance principalement, et leur apparente gratuité. À elle seule, la première lettre à André Gide en compte ainsi trois :

Je voudrais vous tendre simplement la main, car tout ce que l'on devine à travers une mutuelle sympathie n'est, comme *Le Voyage d'Urien*, que le mirage mélancolique d'une réalité. Vous avez bien voulu trouver mes vers nouveaux. Au moins sont-ils sincères. Mais le simple geste d'une personne déjà comprise vaut son œuvre, et c'est ce qui me donne le regret de ne pas vous connaître. [...]

Devant Dieu le sens de la vie est tout autre<sup>11</sup> [...].

La forte teneur aphoristique de cette lettre témoigne d'abord d'une envie de rivaliser avec son correspondant, dont la lettre, pour être des plus enthousiastes au sujet des vers envoyés par Jammes, ne se départit pas d'un ton plus professoral, auquel contribue notamment l'écriture aphoristique :

---

<sup>7</sup> Ainsi sa courte lettre du 28 février 1928 à Arthur Fontaine est-elle consacrée, en dehors de rapides remerciements, aux félicitations (quelque peu ironiques cependant) de son correspondant pour l'un de ses bons mots. Voir *CJF*, p. 183.

<sup>8</sup> Francis Jammes à Francis Vielé-Griffin, *Correspondance Jammes – Vielé-Griffin (1893-1937)*, Reinhard Clifford Kuhn (éd.), Genève, Droz, 1966, p. 27 (lettre sans date, probablement écrite vers la fin de l'année 1895). Cette correspondance sera abrégée *CJVG*.

<sup>9</sup> Francis Jammes à Paul Claudel, *Correspondance Jammes – Claudel – Frizeau (1897-1938)*, André Blanchet (éd.), Paris, Gallimard, 1952, p. 348 (4 septembre 1934) : « Ma seule correspondance suffit à un apostolat qui hélas ! est tout de même bien mince à côté du vôtre et que ma négligence rend bien imparfait. »

<sup>10</sup> Francis Jammes à André Gide, *Correspondance Jammes – Gide (1893-1938)*, Robert Mallet (éd.), Paris, Gallimard, 1948, p. 66 (17 mai 1899) : « Tu as du génie, c'est entendu ; moi aussi ». Cette correspondance sera abrégée *CJG*.

<sup>11</sup> Francis Jammes à André Gide, *CJG*, p. 33-34 (juin 1893).

Le nombre de ceux qui n'ont de sensations que par les autres est trop grand pour qu'il vous reste beaucoup d'auditeurs - au moins maintenant, car sentir est une éducation et nous devons éduquer les autres, leur apprendre et patiemment à *nous sentir*<sup>12</sup>.

Si celle-ci permet, chez Gide, d'exprimer une esthétique qui est simultanément une éthique, les aphorismes jammésiens<sup>13</sup> ressortissent ici davantage au compliment de circonstance – puisque Jammes se sert opportunément d'une œuvre gidienne pour justifier la métaphore visuelle dans le premier aphorisme –, et d'usage – comme il sied d'en faire lorsqu'un autre écrivain, à la renommée supérieure, salue ses vers –, qu'à l'affirmation d'une herméneutique de l'apparence, en l'occurrence, la nostalgie du signe face à la réalité, et l'unité profonde entre l'homme et l'œuvre.

Bien que ces compliments aphoristiques appartiennent à une rhétorique épistolaire, la récurrence de la formule gnomique et les nombreux aveux de Jammes quant à son ambition littéraire soulignent que l'usage de cette forme excède la stricte dimension conventionnelle, pour traduire une volonté d'auto-affirmation, mais non sans légèreté. Jusqu'en 1905 en effet, l'aphorisme s'apparente souvent au mot d'esprit ; la nature facétieuse de Jammes était bien connue de ses correspondants : Gide dit de lui qu'il « mettrait le bon Dieu en calembours quand il veut faire de l'esprit<sup>14</sup> ». Esprit potache peut-être, mais qui cache (mal) l'orgueil d'un poète soucieux de s'affirmer : ainsi dans cette lettre à Henri Ghéon, où Jammes s'attache à redéfinir le matérialiste :

*Matérialiste*, dites-vous ? Certes non ! Le matérialiste, mon cher Ghéon, retenez ceci (parce que pour être un beau, un pur poète, vous n'en êtes pas moins un gosse digne du bon sens de Mademoiselle Marie (R...) qui est tout à fait charmante, en effet, quel style ! Ah ! C'est un *matérialiste* ? C'est celui qui ne s'occupe pas de la matière<sup>15</sup>.

Le plaisir de la formule paradoxale, voire contradictoire, que manifeste le soulignement, n'empêche pas un certain dogmatisme et un ton condescendant à l'encontre du destinataire, auxquels contribuent tout à la fois l'écriture dialogique, l'usage du présentatif et le mode impératif. L'aphorisme jammésien est en ce sens révélateur d'un éthos de maître, en particulier dans les correspondances avec des interlocuteurs plus jeunes, comme c'est le cas ici avec Ghéon.

D'ailleurs, la conscience qu'il manifeste de son génie et du succès à venir<sup>16</sup> laisse penser que cette volonté de briller dans sa correspondance, et qui s'exprime notamment par l'usage de l'aphorisme<sup>17</sup>, s'adresse, au-delà du destinataire singulier, à tous les lecteurs. C'est ce que semble suggérer une déclaration telle que celle faite à Francis Vielé-Griffin : « Conservez

---

<sup>12</sup> André Gide à Francis Jammes, *CJG*, p. 33 (mai 1893). Gide souligne.

<sup>13</sup> « tout ce que l'on devine à travers une mutuelle sympathie n'est [...] que le mirage mélancolique d'une réalité » ; « le simple geste d'une personne déjà comprise vaut son œuvre » ; « Devant Dieu le sens de la vie est tout autre ».

<sup>14</sup> André Gide à Henri Ghéon, *Correspondance Gide – Ghéon (1897-1944)*, Jean Tipy (éd.), Paris, Gallimard, vol. 1, 1976, p. 407 (6 avril 1902).

<sup>15</sup> Francis Jammes à Henri Ghéon, *CJGh*, p. 63 (14 juin 1898). Jammes souligne.

<sup>16</sup> Francis Jammes à Francis Vielé-Griffin, *CJVG*, p. 27 (lettre sans date, probablement écrite vers la fin de l'année 1895) : « Si je ne savais quelle place *devrait* occuper ma prochaine œuvre « Un jour » je ne serais point placé parmi ceux qui peuvent vous dire sans intérêt, ridicule ou danger, que votre œuvre (ce que j'en connais) est splendide. » Jammes souligne.

<sup>17</sup> Sans doute ambitionne-t-il de voir reprises par ses correspondants dans d'autres lettres, comme lui-même le fait pour les autres, ses plus belles formules.

cette lettre. Elle aura peut-être de la valeur, davantage, le jour que l'on ne méconnaîtra plus mes vers<sup>18</sup> », même si la « valeur » dont il s'agit ici est altruiste plutôt que narcissique, puisqu'elle est mise au service du correspondant<sup>19</sup>.

Si cet usage de l'aphorisme comme d'un faire-valoir est particulièrement développé chez Jammes, notamment en raison du tenace sentiment d'infériorité<sup>20</sup> et de la rage de s'imposer dans le champ littéraire qui l'animent, il n'en est que plus surprenant de constater la rareté des aphorismes à sujet littéraire. Contrairement à la correspondance flaubertienne, riche en principes esthétiques formulés de manière aphoristique, les aphorismes littéraires, sans être absents des lettres de Jammes, demeurent pourtant largement minoritaires et ne servent souvent de définition à une esthétique que de manière fortuite :

Mon cher ami,

Laissez-moi vous donner ce titre et donnez-le moi malgré la différence d'âge.

Les abeilles qui se nourrissent des mêmes fleurs emploient sans doute le même bourdonnement et se meuvent, jeunes ou plus âgées, selon les mêmes plans géométriques. Et qu'est-ce qu'un poème sinon une équation résolue ? Un poète sinon un arpenteur rural ? Et Dieu lui-même n'était pas un ineffable triangle<sup>21</sup> ?

La définition mathématique de la poésie et du poète ne vient ici qu'explicitier le message d'égalité poétique exprimé de manière imagée dans la phrase précédente. Toutefois, bien que formulés de manière interrogative, les différents aphorismes ne perdent rien de leur force assertive, bien au contraire : la forme restrictive (« sinon ») ou négative de l'interrogation soulignent le caractère faussement interrogatif de ces énoncés, qui supposent en même temps qu'ils l'imposent, l'adhésion de l'interlocuteur. Il n'y a donc pas de co-construction du discours comme il y paraît au premier abord, mais bien transmission d'une certaine esthétique. Le recours récurrent à la forme interrogative dans les aphorismes littéraires témoigne d'une véritable stratégie de la part de Jammes, celle de donner l'illusion d'un dialogue à deux voix ; cependant, dans la mesure où elle constitue avant tout une affirmation, et peut-être davantage encore lorsqu'elle cherche à se voiler, la forme aphoristique à sujet littéraire, par sa présence, discrédite quelque peu les déclarations d'intention égalitaires ou témoignages de modestie du poète béarnais.

*Entre « paraphrase évangélique<sup>22</sup> » et prédication : de la correspondance comme « apostolat<sup>23</sup> »*

La stratégie d'affirmation de Jammes repose donc sur une volonté de persuasion. Et chez ce poète profondément catholique que fut Jammes, elle prend vite une dimension religieuse, conférant à l'aphorisme une nuance prédicative, et à sa démarche, un certain prosélytisme. Dieu est en effet fréquemment le sujet des énoncés gnomiques, dès le début de ses correspondances. Ainsi, dans sa première lettre à Gide :

<sup>18</sup> Francis Jammes à Francis Vielé-Griffin, *CJVG*, p. 30 (7 janvier 1896).

<sup>19</sup> *Ibid.* : « J'ai relu Παλα. Je vous écrivis, jadis, que c'était superbe. Eh bien, maintenant, je tiens à vous dire que c'est une des plus grandes œuvres existantes. / Je ne voulais vous dire que cela, et vous prie de croire à ma grande sympathie. Conservez cette lettre. Elle aura peut-être de la valeur, davantage, le jour que l'on ne méconnaîtra plus mes vers. »

<sup>20</sup> Francis Jammes à André Gide, *CJG*, p. 64 (7 février 1896) : « Tu deviendras, demain, célèbre. Je resterai [enlèvement de la virgule] sans doute dans l'ombre. [...] Il vaudra peut-être mieux que je ne publie plus. »

<sup>21</sup> Francis Jammes à Robert Vallery-Radot, *Correspondance Jammes – Vallery-Radot (1906-1934)*, Orthez, Association Francis Jammes, 1998, p. 55 (7 février 1906).

<sup>22</sup> Le titre de la première partie de *La Brebis égarée* de Jammes (1913) est : « Prologue ou paraphrase évangélique ».

<sup>23</sup> Voir note n°9.

Devant Dieu le sens de la vie est tout autre, et, si je parle de Dieu, c'est que je sens que, comme moi, vous avez besoin qu'il vous console<sup>24</sup>.

Jammes sent le besoin de justifier auprès de son interlocuteur la présence de cette maxime qui ne déparerait pas dans un manuel religieux ; dans cette première lettre, celle-ci s'explique cependant surtout par la quête d'une connivence qui serait autant spirituelle que poétique. Progressivement toutefois, l'enjeu et le ton deviennent plus sérieux, ainsi que le signifie la dimension presque systématiquement polémique, au sens linguistique du terme<sup>25</sup>, de ces maximes religieuses :

Il n'y a pas au fait, des fois. Il y a une foi qui est la vérité<sup>26</sup>.

Au point de vue *humain*, ce que vous dites est exact. Au point de vue *divin*, non. Cette vie n'est rien qu'une aspiration vers l'*Absolu*. Sa seule raison d'être est son mystère<sup>27</sup>.

S'opposant aux dires de son correspondant, Jammes se sert de procédés rhétoriques et lexicaux – l'homonymie, la polysémie et le soulignement dans ces exemples – pour ciseler son point de vue dans une formule. Les maximes religieuses alimentent ici surtout un débat d'idées, même si l'écriture polyphonique confère une nuance explicitement dogmatique au propos. D'ailleurs, le fait que ces tournures ne soient pas, comme on le voit, réservées aux correspondances avec des interlocuteurs catholiques, même si elles y figurent plus librement, montre bien qu'elles s'inscrivent dans un échange de principes également spirituels. La 'conversion' de Jammes, en 1905, va cependant sensiblement modifier la portée de ces maximes religieuses, qui évincent à partir de cette date presque tout autre type d'énoncé formulaire. Il est à ce titre intéressant de noter que ce n'est pas dans les lettres aux interlocuteurs dont il se trouve le plus proche religieusement – tels Paul Claudel et Gabriel Frizeau – que figure le plus grand nombre de maximes religieuses, mais dans les lettres aux intimes, idéalement non encore complètement acquis à la cause catholique, comme Arthur Fontaine : sujet délicat qui nécessite de se sentir en confiance et compris ? Sans doute. Souhait sincère d'apporter des conseils à son correspondant dans les difficultés qu'il rencontre ? Assurément :

[...] je sens que j'ai (excusez-moi !) des conseils à vous donner, sans même que je les formule. Il y a, disait Wilde à Gide, ceux qui interrogent et ceux qui répondent. Dans ce moment, vous interrogez en silence l'amitié. Elle vous répond<sup>28</sup>.

Mais ne faut-il pas y lire aussi un refus de « prêcher des convertis », une volonté de faire œuvre de pasteur envers des « brebis égarées » ? Jammes confesse en tout cas cet irrépressible besoin, s'autorisant du silence et de la tolérance de son interlocuteur, pour ce qu'il présente à d'autres comme un véritable « apostolat<sup>29</sup> » :

---

<sup>24</sup> Francis Jammes à André Gide, *CJG*, p. 33-34 (juin 1893).

<sup>25</sup> Au sens où les énoncés proposés par Jammes s'opposent aux énoncés d'autrui. On parle de négation polémique par opposition à la négation descriptive. Voir Jean-Christophe Pellat, Martin Riegel, René Rioul, *Grammaire méthodique du français*, Paris, PUF, 2009 [1994], p. 716-717.

<sup>26</sup> Francis Jammes à Francis Vielé-Griffin, *CJVG*, p. 67 (lettre sans date, écrite probablement au cours de l'année 1902).

<sup>27</sup> Francis Jammes à Arthur Fontaine, *CJF*, p. 81 (29 novembre 1904).

<sup>28</sup> Francis Jammes à Arthur Fontaine, *CJF*, p. 111 (15 octobre 1908).

<sup>29</sup> Voir note n°9.

[...] allusions [qui] pourraient être déplacées si votre grande affection pour moi ne m'autorisait depuis longtemps à ces audaces<sup>30</sup> [...].

Et de fait, la dimension prédicative de ses maximes religieuses est bien explicite : elles ne sont plus le reflet d'une philosophie – ou orthodoxie ? –, comme souvent auparavant, mais se présentent comme autant de préceptes, accompagnant les multiples sentences tirées de la Bible et les conseils de lectures – religieuses bien sûr :

C'est surtout dans la tempête que la voix de Dieu se fait entendre. [...] Cet aveu, fait dans la sincérité du cœur, disposerait Dieu en votre faveur. Et si vous consentiez à lire ce que Claudel me conseilla de lire avant ma conversion cela vous serait bienfaisant [...]. Quelques éléments de bonheur que l'on possède il faut être bien aveugle pour ne pas se dire que l'on ne peut les exploiter sans l'aide du Tout-Puissant. [...] Croyez que ce n'est là ni un mensonge ni une hallucination. Ce sont les paroles d'un homme simple que Dieu a désigné pour Le représenter ici-bas<sup>31</sup>...

Ce changement de ton, perceptible par la multiplication des aphorismes religieux et par une moindre modalisation de ses énoncés, a été remarqué par ses correspondants et en amènera plus d'un à cesser tout échange, ou du moins, à diminuer sa fréquence, avec ce fervent catholique béarnais.

Cette dimension biblique était perceptible dès avant 1905, à travers le style de l'écriture aphoristique jammésienne en particulier. Le choix d'un langage souvent imagé dans ses énoncés gnomiques n'est en ce sens pas indifférent :

Rien n'est douloureux, je pense, comme de respirer en exil une fleur du village natal. Rien n'est poignant à de certaines heures, et attristant, comme de susciter le rappel de la jeunesse et de la beauté dans une âme abandonnée depuis longtemps<sup>32</sup>.

Le langage imagé apparente ces formules à une paraphrase évangélique de deux manières : les images convoquées sont souvent empruntées à la Bible elle-même, et leur fonction explicative rappelle le principe de la parabole. Dans l'exemple ci-dessus, les deux aphorismes ont une fonction explicitement illustrative : il s'agit d'expliquer à son correspondant, et incidemment à la femme de ce dernier, si elle lit la lettre, les raisons pour lesquelles on souhaite le voir venir seul – la présence d'une femme pendant une période de deuil sentimental servant ici de comparé à deux comparants (la fleur du pays natal et la jeunesse) qui figurent comme tels dans les prêches bibliques. Si les images employées font davantage penser aux paraboles de la Bible qu'à l'écriture proverbiale, il faut cependant rappeler que cette dernière demeure aussi, pour Jammes, une source d'inspiration fréquente pour ses bons mots, qu'il construit volontiers en subvertissant certains proverbes : « Vieux chats échaudés doivent craindre l'eau froide, pour les chatons surtout<sup>33</sup>. » ; « Peut-être que si nous courons deux lièvres nous finirons, à l'encontre de ce que l'on dit habituellement, par forcer l'un des deux<sup>34</sup>. »

---

<sup>30</sup> Francis Jammes à Arthur Fontaine, *CJF*, p. 121 (8 février 1910).

<sup>31</sup> Francis Jammes à Arthur Fontaine, *CJF*, p. 104 (29 décembre 1907).

<sup>32</sup> Francis Jammes à Arthur Fontaine, *CJF*, p. 37 (mai 1900).

<sup>33</sup> Francis Jammes à Paul Claudel, *Correspondance Jammes – Claudel – Frizeau (1897-1938)*, *op. cit.*, p. 207 (22 mai 1911).

<sup>34</sup> Francis Jammes à Gabriel Frizeau, *Correspondance Jammes - Frizeau (1897-1937)*, Victor Martin-Schmets (éd.), Biarritz, Atlantica, 1997, p. 48 (24 mars 1909).

L'écriture aphoristique de l'épistolier Francis Jammes, mi-ludique mi-sérieuse, mi-prédicative mi-gratuite, mi-affirmative mi-hypothétique, s'inscrit donc dans une ambivalence fondamentale ; elle semble pourtant évoluer vers une gravité et un dogmatisme plus grands après 1905. Qu'elle soit profane ou religieuse, elle construit en tout cas l'image d'un être dont la grande sensibilité cherche refuge ou réassurance dans l'énoncé d'un certain nombre de principes, sans que soit pour autant jamais perdue de vue l'intention de « manifester », entendue aux deux sens qu'ont pu lui conférer l'un des épistoliers dont Jammes fut – à ses débuts du moins – le plus admiratif, André Gide<sup>35</sup>, mais aussi l'écriture de son propre traité, le « manifeste jammiste », paru en 1897.

Stéphanie BERTRAND.  
Université de Lorraine, Centre Écritures EA 3943  
et Université du Luxembourg, UR IPSE

---

<sup>35</sup> Voir en particulier *Le Traité du Narcisse*, dans *Romans et récits*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, 2009, p. 174 : « Nous vivons pour manifester. Les règles de la morale et de l'esthétique sont les mêmes : toute œuvre qui ne manifeste pas est inutile et par cela même, mauvaise. Tout homme qui ne manifeste pas est inutile et mauvais. »